

# PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume X - Numéro 19 Juin 2020 ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

**PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES**

**Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines**

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

**E-mail : [administration@perspectivesphilosophiques.net](mailto:administration@perspectivesphilosophiques.net)**

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

## ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

---

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités  
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités  
Rédacteur en chef Adjoint : **Prof. Assouma BAMB**A, Professeur des Universités

## COMITÉ SCIENTIFIQUE

---

**Prof. Aka Landry KOMÉ**NAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Ayénon Ignace YAPI**, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Azoumana OUATTARA**, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Catherine COLLOBERT**, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa  
**Prof. Daniel TANGUAY**, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa  
**Prof. David Musa SORO**, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Henri BAH**, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE**, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal  
**Prof. Jean Gobert TANO**H, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Kouassi Edmond YAO**, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Lazare Marcellin POAMÉ**, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Mahamadé SAVADO**GO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou  
**Prof. N'Dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Samba DIAKITÉ**, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

## COMITÉ DE LECTURE

---

**Prof. Ayénon Ignace YAPI**, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Azoumana OUATTARA**, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Catherine COLLOBERT**, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa  
**Prof. Daniel TANGUAY**, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa  
**Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Henri BAH**, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE**, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal  
**Prof. Kouassi Edmond YAO**, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Lazare Marcellin POAMÉ**, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Mahamadé SAVADO**GO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou  
**Prof. Samba DIAKITÉ**, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

## COMITÉ DE RÉDACTION

---

**Prof. Abou SANGARÉ**, Professeur des Universités  
**Dr. Donisongui SORO**, Maître de Conférences  
**Dr Alexis KOFFI KOFFI**, Maître-Assistant  
**Dr. Kouma YOUS**SOUF, Maître de Conférences  
**Dr. Lucien BIAG**NÉ, Maître de Conférences  
**Dr. Nicolas Kolotioloma YEO**, Maître-Assistant  
Secrétaire de rédaction : **Dr. Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences  
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences  
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

<b>1. Au-delà de la table rase de Locke. Leibniz et la plénitude de l'âme,</b> Dimitri OVENANGA-KOUMOU .....	1
<b>2. La logique, essence des mathématiques chez Leibniz,</b> Falikou FOFANA .....	18
<b>3. Les enjeux inavoués des guerres de religion et l'élan de tolérance religieuse du mystique bergsonien,</b> Kouassi Honoré ELLA .....	38
<b>4. Quelles appréhensions de la modernité à la lueur de la contribution scientifique de Claude Bernard ?,</b> Tiasvi Yao Raoul AGBAVON .....	57
<b>5. La difficile démocratisation des états africains,</b> Adamou DILWANI .....	79
<b>6. Le transhumanisme et le désir d'immortalité,</b> Christian Kouadio YAO .....	99
<b>7. Les enfants et la télévision : Ce qu'ils regardent, nous regarde, télévision,</b> Kouakou Hilaire KOUAMÉ et Koffi Jacques Anderson BOUADOU .....	114
<b>8. La métfiction ou l'acte de fabrication de la fiction dans <i>Verre cassé</i> d'Alain Mabanckou et <i>Hermina</i> de Sami Tchak,</b> Yayo Vincent DANHO .....	130
<b>9. Pratiques sorcellaires et devoir de justice en Afrique noire,</b> Franck KOUADIO .....	151
<b>10. Quête du sens dans l'écriture poétique de Jules Laforgue,</b> N'guessan Antoine KOUADIO .....	170

## **LIGNE ÉDITORIALE**

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décloisonnement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décloisonnement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

*Perspectives Philosophiques* est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

**Le comité de rédaction**

**AU-DELÀ DE LA TABLE RASE DE LOCKE. LEIBNIZ  
ET LA PLÉNITUDE DE L'ÂME**

**Dimitri OVENANGA-KOUMOU**

*Université Marien Ngouabi (République du Congo)*

[dimitriovenanga@gmail.com](mailto:dimitriovenanga@gmail.com)

**Résumé :**

Dans l'énoncé inaugural du *Discours de la méthode*, Descartes a procédé à la répartition équitable de la raison, c'est-à-dire qu'il l'a distribuée à tous sans exception. Sa théorie des idées innées dérivera pratiquement de là. La doctrine de la connaissance, telle que présentée par Locke, ne se construira que contre cette pensée cartésienne d'une raison innée et toute-puissante. L'homme n'acquiert toutes ses connaissances que par l'exercice de ses facultés naturelles empiriques. Par quoi le processus de l'apprentissage se justifierait-il, si tout est fixé en nous par la seule nature ? Inscrit dans la société, l'homme n'est-il pas affecté par son milieu de vie ? Pour lui, une notion innée, c'est-à-dire présente à l'âme dès la naissance, est impossible. Contre cette idée s'élèvera la sévère critique de Leibniz qui va lui opposer la plénitude de l'âme. Si l'âme est vide comme on l'a tant soutenu, faut-il s'interroger sur le lieu bien précis où elle-même se trouve.

**Mots-clés :** Âme, Aperception, Empirisme, Entendement, Perception, Sens, Table rase.

**Abstract :**

In the inaugural statement of the *Discourse on Method*, Descartes proceeded to the equitable distribution of reason, that is to say that he distributed it to all without exception. His theory of innate ideas will practically derive from there. The doctrine of knowledge, as presented by Locke, will only be constructed against this Cartesian thought of an innate and all-powerful reason. The man acquires all his knowledge only through the exercise of his empirical natural faculties. How would the learning process be justified, if everything is fixed in us by nature alone? Registered in society, is not man affected by his living environment? For him, an innate notion, that is to say present to the soul from birth, is impossible. Against this idea will be raised the severe criticism of Leibniz who will oppose him the fullness of the

soul. If the soul is empty as it has been argued so much, should we question the very precise place where it is itself.

**Keywords** : Soul, Aperception, Empiricism, Understanding, Perception, Sense, Clean slate.

### **Introduction**

*Au-delà de la table rase de Locke. Leibniz et la plénitude de l'âme.* Le choix de ce thème d'article a été motivé par la presque similitude qu'on trouve sur les titres d'ouvrages de base de ces deux philosophes. Si le livre de Locke est titré *Essai sur l'entendement humain* et celui de Leibniz *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, il s'avère pressant de s'interroger sur le caractère combien innovant du dernier, si tant est qu'innovation il y a. La raison est toute simple, c'est que cette presque ressemblance qui peut être apparente pour l'œil extérieur, ne peut en aucune manière être gratuite. Pourquoi deux grands philosophes de la tradition peuvent-ils produire une même œuvre quasiment, s'il n'y a pas de critique de l'un par l'autre. Nous savons qu'une pensée essentielle traverse intacte la foule de ses contradicteurs, mais il ne peut pas en être le cas ici. En quoi les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* de Leibniz innovent-ils ? Y a-t-il chez ce dernier simple prolongement, ou est-ce en vue de balayer par un revers de la main la pensée lockéenne qui se déploie dans cet ouvrage ? Voilà la piste principale de la présente recherche.

En effet, il est possible que Leibniz construise, s'opposant ostensiblement à la fameuse table rase de Locke, une table dite pleine, remplie dès le commencement par la nature créatrice. Il nous semble que cette pensée pourrait rejoindre celle un peu lointaine de Descartes et de tous les autres défenseurs de l'innéisme. Si chez Leibniz, l'âme est déjà pourvue, il faudrait peut-être penser dans le même mouvement que tout est réglé d'avance. Si tel est bien le cas, c'est qu'un être est cause de ces idées qui sont en notre possession. Est-ce Dieu cette cause ? Mais, cette connaissance qui nous est naturelle est-elle réellement aperçue par notre propre esprit ? Se déploie-t-elle à notre insu ? A ce moment précis, a-t-on droit de mettre en cause la connaissance innée sous prétexte qu'on devrait s'en apercevoir toujours ?



La méthode utilisée pour rechercher les différentes réponses à ces questions somme toute élastiques, est l'herméneutique qui consiste à interpréter les textes. On s'est efforcé, à travers cette méthode, de comprendre les auteurs en lice comme ils se sont compris eux-mêmes. Dans le corps de notre travail, il y a, dans un premier temps, une exposition des idées, partie qui rend visible notre propre compréhension. Nous avons dans un second moment, appuyé ces idées par les citations des auteurs convoqués. C'est cela précisément qui a permis de constituer, dans chaque paragraphe, un ensemble presque logique, formé des idées principales, idées appuyées par des justifications et suivies par des énoncés d'auteurs interprétés.

## **1. Locke et l'empirisme**

### **1.1. Le sens de la table rase**

Les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* de Leibniz paraissent en 1704, l'année où l'auteur de *l'Essai sur l'entendement humain* tire malheureusement sa révérence. Cette attente de la mort de Locke a peut-être été volontaire. Quelque chose est nouveau, dans l'œuvre de Leibniz, lui qui s'érige naturellement en critique. Ce dialogue entre Locke et Leibniz permet de comprendre que tout texte philosophique est au fond un palimpseste, c'est-à-dire un écrit qui est écrit sur un autre écrit. On pourrait croire en la nouveauté des *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. Sinon, penserait-on, en thématissant cette nouveauté, à ceci précisément qu'il s'agirait d'une succession simplement historique.

Dans la théorie de la connaissance, telle qu'exposée par Locke, l'âme de l'homme ne porte naturellement aucune pensée, ni aucun fondement qui pourrait, dans la mesure du possible, y conduire. Nous sommes nés, nous hommes, dépourvus. C'est pour autant dire que la nature qui nous a fait, n'a eu aucune volonté de remplir notre âme, de faire qu'elle soit déjà dotée dès le départ. Cette âme est rase, c'est-à-dire nue, sans rien, sans aucune essence qui se trouverait être son contenu. Est-ce pour qu'elle reste ainsi ? Est-ce pour qu'elle se pourvoie par la suite ? Elle est pour l'instant vide. Elle ne se remplit, cette table rase, que lorsqu'elle se met en relation avec la seule expérience,

quand elle communique réellement avec l'extérieur. Ce qui voudrait dire que l'expérience est dans la théorie lockéenne de la connaissance, la source de cette dernière. L'homme ne connaît qu'étant situé dans un espace et dans un temps précis. Il y a comme une sorte de confrontation entre l'âme en quête de savoirs et le monde extérieur massif. Les notions innées ne sont en réalité que les illusions que les hommes se font.

L'une des preuves tant soit peu magnifique de cette essence vide de l'âme est que, si l'on pense aux idées innées, il faudrait objecter que les enfants et les idiots n'en sont pas dotés. Si cette catégorie d'hommes n'en est pas pourvue, c'est qu'elles n'existent pas, en tant qu'elles ne sont pas dites générales. Est innée, une idée naturelle en chaque âme, en chaque homme. Dans son optique, l'enfant est enfant parce qu'il n'est doté de rien et la preuve de l'idiotie de l'idiot est qu'il n'a en lui aucune connaissance, aucune idée, sinon il ne serait pas l'idiot qu'il est. Locke ajoute qu'une idée ne peut en aucune manière être présente en l'âme sans qu'elle –même ne s'en aperçoive. Une idée est naturelle lorsqu'elle est perçue par l'âme qui en contient. On ne peut donc pas dire que l'enfant est doté parce qu'il ne le sait pas lui –même et ne le sent même pas. Pour lui, les promoteurs des idées innées n'ont peut-être pas tort, mais leur argumentation présente quand même une difficulté. Car, comment comprendre qu'il peut y avoir des idées imprimées dans l'âme sans qu'elle-même en connaisse le fonds. L'âme ne peut être pourvue que lorsqu'elle sait ce qui la remplit, pas autrement. J. Locke (2009, p. 136) écrit à ce propos : « Dire qu'une notion est gravée dans l'âme, et soutenir en même temps que l'âme ne la connaît point, et qu'elle n'en a eu encore aucune connaissance, c'est faire de cette impression un pur néant ».

Nu au commencement, l'esprit de l'homme ne se remplit que lorsqu'il est frappé par les objets extérieurs. Ces derniers lui fournissent tous les matériaux possibles pour que quelque chose comme la connaissance soit effectif. A cet effet, la connaissance est ce qui résulte du contact entre notre âme et ce que lui apportent, par voie de transmission, les sens extérieurs. Le petit enfant n'apprend que par l'influence des choses exogènes à son esprit. De cette influence se produisent des idées qu'on nomme acquises. Avant cette

influence et sans elle, notre esprit est à l'état embryonnaire de table vierge et vide. Elle est ainsi parce que faite de la sorte par le Créateur.

Aussi, les idées qui sont gravées naturellement dans l'âme ont une particularité. C'est qu'elles se montrent avec une facilité exceptionnelle. Elles ne peuvent qu'être retrouvées rapidement par leur possesseur. Or, Locke remarque malheureusement que ce n'en est pas le cas. Parlant de ces principes, on ne devrait en réalité pas faire de différence entre les gens doctes et les enfants ou les imbéciles, c'est-à-dire les idiots. Car ce sont des idées qui ne dépendent pas de notre volonté, nous hommes, mais de celle de la nature. J. Locke (2009, p. 156) est clair à ce sujet :

On peut tirer de là une autre preuve contre le sentiment de ceux qui prétendent que ces maximes sont innées, c'est que, si c'étaient autant d'impressions naturelles et originales, elles devraient paraître avec plus d'éclat dans l'esprit de certaines personnes, ou cependant nous n'en voyons aucune trace. Ce qui est, à mon avis, une présomption que ces caractères ne sont pas innés, puisqu'ils sont moins connus de ceux en qui ils devraient se faire voir avec plus d'éclat, s'ils étaient effectivement innés.

Les idées qui nous remplissent sont simplement celles qui ont rempli ou remplissent notre environnement immédiat. Et, par voie d'influence, nous les captons parfois même sans le savoir et sans peut-être même le vouloir.

Ce rejet des idées innées qui taxe au fond l'âme de table rase, est la pensée d'après laquelle, l'esprit de l'homme ne pense pas toujours. L'âme est faite toute nue et elle n'acquiert un contenu que par la suite, lorsqu'elle se loge dans une expérience. C'est peut-être une façon pour Locke de soutenir qu'il n'y a pas ou qu'il ne peut pas y avoir de connaissance pour un homme solitaire. De toutes les façons, il n'y a presque jamais eu d'homme dans cet état puisque, la solitude elle-même, lorsqu'elle est infinie, se retourne parfois comme la présence la plus manifeste. Le silence infini est d'ailleurs plus qu'une présence animale ou humaine. Nous n'apprenons que sur l'apprentissage des autres. Il y a donc une étroite relation entre notre âme, sans marques, et les objets extérieurs, producteurs de certaines impressions. Le contenu de l'âme est celui de l'expérience.

Supposons donc qu'au commencement l'âme est ce qu'on appelle une table rase, vide de tous caractères, sans aucune idée, quelle qu'elle soit. Comment vient-elle à recevoir ces idées ? Par quel moyen en acquiert-elle cette prodigieuse quantité que l'imagination de l'homme, toujours agissante et sans bornes, lui présente avec une variété presque infinie ? D'où puise-t-elle tous ces matériaux qui sont comme le fond de tous ses raisonnements et de toutes ses connaissances ? A cela je réponds en un mot, de l'expérience : c'est là le fondement de toutes nos connaissances, et c'est de là qu'elles tirent leur première origine. (J. Locke, 2009, p. 215-216).

Les sens sont pour ainsi dire le moyen de communication entre les idées que nous recevons et l'entendement. La pensée est postérieure à la rencontre entre l'âme et les sens. L'esprit de l'enfant ne se réveille-t-il pas à mesure qu'il s'intègre dans la société ? Le fils des sourds-muets qui ne grandit qu'avec ses parents sans écouter un seul son, ne finit-il pas, s'il n'est pas déplacé et mis dans l'univers des gens qui parlent, par être lui aussi sourd-muet ? L'âme de l'homme ne se forme et ne s'enrichit d'idées que si elle réagit contre ce qui la frappe.

Cette table rase qui s'est constituée sur fonds de la critique de l'innéisme, n'est-elle pas défendue partiellement par Kant qui s'érige en arbitre du débat entre Locke et Leibniz ?

### ***1.2. Les lacunes de l'arbitrage kantien pour l'empirisme***

Arbitre du débat entre deux éminentes doctrines de la tradition philosophique, Kant procède à une critique sans équivoque et même sans parti pris. Pour lui en effet, il n'est pas possible de constituer une connaissance réelle, indépendamment du recours à l'expérience. Il établit que la connaissance implique tant l'action de la raison, c'est-à-dire de l'entendement, que celle de l'expérience en tant que telle. Lorsqu'il critique l'innéisme, il pense que la connaissance est un tout, elle n'est pas faite de pensée seule, d'objet aussi. Or les objets ne nous viennent que de l'expérience. C'est d'ailleurs la raison principale pour laquelle il estime que cette dernière est le point de départ de toute connaissance véritable. C'est de là que viennent les matières indispensables à notre activité cognitive. Car, dans le processus de la connaissance, la base est l'éveil de l'esprit connaissant. Or cet éveil est impossible en l'absence des objets qui frappent notre conscience. L'enfant n'apprend-il pas à marcher parce que, voyant des gens qui marchent dans son

milieu de vie immédiat, il voudrait les imiter. Et, il parle parce qu'il entend autour de lui des sons. De telle sorte que celui qui est placé, dès le début de son existence, au milieu des bêtes qui marchent plutôt à quatre pattes, marchera lui aussi ainsi ; celui qui n'entend aucun son, ne parlera jamais et, il faudrait l'ajouter, n'entendra non plus. Sans expérience, aucune connaissance. « Que toute notre connaissance commence avec l'expérience, cela ne soulève aucun doute. » (Kant, 1980, p. 31).

L'œuvre de l'entendement qui est celle de penser, c'est-à-dire de lier à notre esprit précisément, ce qui vient du contact avec les objets extérieurs, n'est pas la seule nécessaire. Car avant de lier les impressions des objets, il faudrait d'abord les avoir. Ces derniers sont fournis par l'expérience seule. Kant (1980, p. 77) écrit : « Sans la sensibilité, nul objet ne nous serait donné... Des pensées sans contenu...sont vides ». Cet arbitrage kantien ne vise qu'à établir ce qui peut s'appeler une commune mesure entre l'innéisme et l'empirisme. Ainsi, pour une connaissance digne de ce nom, la sensibilité et l'entendement doivent être tous tenus pour des chemins importants qui y conduisent. L'action d'un de ces deux pouvoirs est comme complétée par l'autre. La sensibilité pourvoie en objets ou en intuitions notre esprit. Négliger l'une de ces deux fonctions essentielles, reviendrait ipso facto, à rendre partielle notre connaissance. Un élève, dans un domaine quelconque, a besoin non seulement de la matière de son apprentissage, mais aussi de la compétence qui lui permet de capter et fixer à sa mémoire tout ce qu'il a appris. La différence entre les élèves intelligents et ceux qui ne le sont pas vient précisément de là. La défense de l'empirisme permet à Kant de se séparer momentanément de l'École rationaliste. Cette position le pousse à faire asseoir l'origine de nos connaissances dans la sensibilité. Dans sa théorie de la connaissance, toute représentation est comme réduite à la sensibilité pour une raison toute simple. C'est que les idées en général sont vues comme des copies des impressions qui se dégagent lorsque notre esprit est au contact avec les objets extérieurs. Si par pur hasard, on ne se trouve qu'en face des concepts, il faudrait les sensibiliser pour que la connaissance puisse s'avérer possible. Cette action est simplement une des manières de mettre en rapport les idées aux objets spécifiques qui les représentent.

Par ailleurs, si la connaissance ne vient que de l'interrelation entre expérience et raison comme l'a su dire Kant, posons-nous une question : où ce philosophe classe-t-il la capacité qu'a notre cerveau à créer un remède à une fonction défaillante ? Nous savons en général que le désir du grand effort est le plus souvent créateur de génie, c'est-à-dire de connaissances. Quand on est véritablement dans une impasse réelle, quand on est dans de difficultés énormes, l'esprit finit par créer des conditions qui lui permettent de s'élever à un stade meilleur. Ces connaissances que peut créer l'esprit en peine sont comme en dehors et de l'expérience et de l'entendement. C'est ce qui ne semble pas avoir été signalé par l'entreprise kantienne. Lorsqu'on est faible par un côté, l'esprit finit par inventer quelque chose qui compense sous un autre côté, cette faiblesse. On sait pertinemment qu'une mutilation quelconque ou une atrophie de n'importe quelle forme ou encore un défaut sensible d'un organe, donne plus de force à un autre organe de développer parfois, à une vitesse non habituelle, des qualités d'un autre ordre. C'est la manière pour notre organisme de se pourvoir des fonctions en plus de celles purement naturelles. Ces compétences sont à vrai dire, extérieurs aux pouvoirs de l'expérience et de l'entendement et donc au-delà du criticisme. L'esprit a donc le pouvoir d'aller bien au-delà de lui-même et de compléter ses propres défaillances. C'est d'ailleurs la thèse beaucoup plus actuelle que soutient Alain Berthoz qui, inventant ce qu'il appelle la *vicariance* pense à travers elle que le cerveau a la possibilité de créer une suppléance à une fonction détruite. C'est ce qui permet aux aveugles par exemple de voir par l'entendre et aux sourds d'entendre par la vue. Le cerveau est pour ainsi dire armé d'un système d'auto-défense sans pareil, système qui est, disons-le assez clairement, au-dessus du pouvoir de ces deux facultés. Cela permet la fusion pure et simple de la physiologie à la phénoménologie. Signalant ce rapport, Alain Berthoz et Jean-Luc Petit (2006, p. 38) disent :

Si la philosophie peut être utile à quelque chose, c'est bien à aider à formuler des hypothèses générales. Notre collègue au Japon Ideo Sakata, qui a découvert les neurones du cortex pariétal codant la forme des objets, nous disait avoir été inspiré dans la formulation de son expérience par les textes de Merleau-Ponty sur la perception.

Ces compétences particulières de notre activité cérébrale rayonnent bien loin des pouvoirs sus-présentés. Disons donc que, même mis ensemble, l'expérience et la raison ne peuvent en aucune manière finir complètement l'activité de la connaissance. Le criticisme kantien est peut-être lui aussi limité.

## **2. Leibniz et la pertinence de l'innéisme**

### **2.1. La puissance créatrice de l'âme**

En effet, avec l'auteur des *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, la table rase de Locke est revisitée. Cette table ainsi qualifiée, n'est pas complètement nue dans la mesure où elle contient les facultés qui ne sont pas introduites dans l'âme par les objets extérieurs, mais qui sont seulement stimulés par ces objets, parce qu'elles existent en avant. Ce qui revient à dire que les perceptions qui sont contenues dans notre esprit, ne s'originent aucunement dans les sens comme on l'a tant entendu. L'expérience ne donne rien de nouveau ; elle ne fait qu'éveiller ce qui sommeille en nous. Dans la constitution de la connaissance, les sens ne sont pas rien. Mais, ils n'ont pas le pouvoir de finir toute la théorie de la connaissance, de sorte qu'on puisse dire qu'elle ne viendrait que d'eux.

Les sens, quoique nécessaires pour toutes nos connaissances actuelles, ne sont point suffisants pour nous les donner toutes, puisque les sens ne donnent jamais que des exemples, c'est-à-dire des vérités particulières ou individuelles. (G. W. Leibniz, 1990, p. 38)

L'âme de l'homme n'est pas dépourvue complètement. Car, même si l'on accepte que les sens fournissent un petit quelque chose à notre esprit, il faudrait encore se questionner sur la capacité de l'âme à acter ces informations en provenance des sens. Si l'âme réussit à insérer en elle ces impressions, c'est qu'elle n'est pas vide au commencement. Il y a un corps de principes, même minime qui lui permet de se mettre effectivement en communion avec son extérieur. Si elle n'est pas pleine de connaissances, elle est néanmoins dotée du pouvoir d'accéder aux connaissances. L'intelligence n'est fondée que sur un fonds naturel. Ce fonds ne diffère que suivant des degrés.

Entre l'âme et les sens, tout se passe comme si ces derniers activent l'acte de la réminiscence. Tout est gravé en nous et les sens sont une aide ; ils nous permettent de retrouver ce qui est en nous, vite ou lentement. Voilà leur lien. « Il ne nous faut que le commencement d'une chanson pour nous ressouvenir du reste » (G. W. Leibniz, 1990, p. 40).

La critique leibnizienne de Locke est celle de proclamer si haut, le caractère fictif de la table rase. Car il y a en nous une diversité d'idées, de perceptions qui malheureusement, ne sont pas automatiquement constatées par l'âme qui les contient. Tout ce qui est en nous ne peut pas être vu, surtout pas d'un seul coup. Il y a un fonds qui reste tapis dans l'inconscient, mais qui finira par s'exposer ou par être reconnu.

Il y a mille marques qui font juger qu'il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, mais sans aperception et sans réflexion, c'est-à-dire des changements dans l'âme même dont nous ne nous apercevons pas, parce que ces impressions sont ou trop petites et en trop grand nombre ou trop unies, en sorte qu'elles n'ont rien d'assez distinguant à part, mais jointes à d'autres, elles ne laissent pas de faire leur effet et de se faire sentir au moins confusément dans l'assemblage. (G. W. Leibniz, 1990, p. 41).

Le problème, poursuit Leibniz, est que ces impressions qui sont naturelles, sont tellement anodines qu'elles ne peuvent en aucune manière être remarquées par notre esprit au plus vite. C'est ce que l'auteur appellera les petites perceptions. On ne peut refuser la plénitude de l'âme que si et seulement si on ne prête attention à ces perceptions, qui parfois, ne sont pas si claires. « Les impressions qui sont dans l'âme et dans le corps, destituées des attraits de la nouveauté, ne sont pas assez fortes pour s'attirer notre attention et notre mémoire, qui ne s'attachent qu'à des objets plus occupants » (G. W. Leibniz, 1990, p. 41). Il suffit de regarder chacun avec beaucoup plus d'attention, on se rendra toujours compte que nous sommes, chacun à sa manière et à son degré, nanti d'un certain nombre de choses. Toute la difficulté est que toute possibilité de faire attention demande plus de mémoire. On ne s'aperçoit pas de toutes les perceptions présentes en nous. Car, l'aperception elle, est lente et ne se réalise pas d'un seul trait.



Par conséquent, la perception n'est aucunement extérieure, mais plutôt intérieure à l'âme d'où elle vient. Les impressions, les connaissances, telles que nous pouvons nous les représenter, ne sont pas les productions de nos sens, mais partent à l'inverse, de l'activité de notre âme. Comment concevoir à ce moment une âme qui serait une *tabula rasa* ? « Tout ce que nous recevons par les sens sont des impressions qui existent dans l'âme, ou plutôt qui n'ont aucune autre existence que l'existence donnée de l'âme ». (A. Nita, 2008, p. 116). Disons donc que toute perception qui naît de la relation entre l'âme et les sens, part simplement de la première. Elle n'est, à cet effet, qu'intérieure et demeure une représentation des choses extérieures : on ne peut pas parler de table rase à ce moment. Que l'âme soit pleine ou pas, que cette plénitude lui vienne des sens, il faut un pouvoir qui fixe tout cela à la mémoire. Ce pouvoir est comme partagé entre les sens et l'âme. Si la connaissance vient des sens, il aide à lier les impressions qui s'en originent ; au cas où elle serait naturelle, c'est-à-dire ancrée à priori dans l'âme, il facilite la réminiscence. Voilà ce qui est comme au-delà du débat entre Locke et Leibniz et complète comme l'arbitrage de Kant. Car il faut cette force particulière de l'esprit qui, du côté de l'expérience nous y intègre effectivement et qui, de celui de l'entendement, fournisseur principal de concepts combien nécessaires, nous aide à les retenir de façon dynamique. N'y a-t-il pas de ceux qui finissent par perdre leur don par manque d'exercice ?

Dans l'optique de Leibniz, il est vraiment incompréhensible de rejeter les connaissances innées. Car, il est certain qu'il y a en nous des choses que nous même ne connaissons pas, mais que nous finirons par connaître avec le temps. La méthode socratique, la maïeutique, à travers laquelle Socrate aidait l'enfant à savoir ce qu'il savait déjà, en est la preuve plus que tangible. Il y a en nous des choses dont on est immédiatement conscient, d'autres non. Logiquement, on ne peut pas douter de cela. Il ne nous arrive-t-il pas de chercher dans notre mémoire un nom, pendant longtemps, nom qu'on finit par retrouver ? Il nous arrive aussi d'oublier de mettre à exécution un projet, dont on se souvient cependant plus tard et qui, par conséquent n'est oublié que momentanément. C'est la preuve que tout ce que nous savons peut ou ne pas être retrouvé si vite. « Nous avons une infinité de connaissances dont nous ne nous apercevons pas toujours, pas même lorsque nous en avons besoin. » (G. W. Leibniz, 1990, p.

60). Cette connaissance innée qui est comme enfouie dans le tréfonds de notre âme est l'œuvre de ce que Leibniz appelle le doigt de Dieu. Elle provient de l'intelligence suprême. C'est en cela que les connaissances innées sont toutes vraies, contrairement aux idées dites adventices, celles qui proviendraient des organes de sens qui ne sont formées que des mensonges de ces organes. S'il est entendu que Dieu nous a fait à son image, nous avons, nous hommes, une partie de son intelligence infinie. On ne peut donc parler de table rase à propos de l'âme qu'avec la possibilité d'y émettre quelques réserves. « Cette *tabula rasa* dont on parle tant n'est à mon avis qu'une fiction... » (G. W. Leibniz, 1990, p. 87). Pour Leibniz, la table rase ne l'est que si on l'a dépouillé de force. Elle est effectivement rase parce que l'on vient de la raser. Elle ne l'est aucunement par elle-même, mais par l'action d'une force extérieure.

Si par hasard, on peut admettre la thèse qui établit que les sens produisent un certain nombre d'impressions, il faudrait aussi accepter que celles-ci sont inférieures en quantité et en qualité, comparativement à celles produites par notre âme qui est beaucoup plus rayonnante et extensive. D'ailleurs, l'âme va plus loin que les organes de sens qui ne sont que corporels. Elle s'enfonce dans le passé, parfois de manière harmonieuse et se projette dans le futur. C'est même un non-sens que de soutenir que tout ce qui est dans l'âme ne peut venir que des sens. A ce moment-là, faut-il s'interroger sur la provenance et de l'âme elle-même et de ses affections. L'âme, c'est une intelligence, l'expérience, un simple contact. Elle n'est pas vide, elle est riche de contenu. C'est dans ce sens que G. W. Leibniz (1990, p. 88) écrit : « L'âme renferme l'être, la substance, l'un, le même, la cause, la perception, le raisonnement, et quantité d'autres notions, que les sens ne sauraient donner ». On ne doit pas nier que l'âme pense toujours, sous prétexte que toute perception qui s'y trouve doit être explicite. Car, il y a des perceptions généralement petites qui ne s'éclaircissent qu'au fur à mesure. Lorsqu'on entend quelque bruit clairement, c'est qu'on l'a entendu obscurément depuis un peu plus longtemps, parfois même sans le savoir. Voilà pourquoi chez Leibniz, le bruit de la grande mer n'est, en effet, que le résultat du bruit beaucoup plus fin de petites vagues. Les perceptions, quelles qu'elles soient, ont le plus souvent une antériorité imperceptible. Si l'on ne perçoit pas

ainsi ces perceptions qui ne bénéficient pas trop de visibilité, on ne peut aucunement croire en la plénitude de l'âme.

Pourfendeur des idées dites acquises et défenseur de celles dites innées, Carl Gustav Jung pense, soutenant ainsi les positions leibniziennes que l'entendement humain est, à la naissance, déjà pourvu. Il y a, de son point de vue, de nombreuses et immenses connaissances qui sont, à n'en point douter, enfouies dans le tréfonds de notre âme, que celle-ci s'en aperçoive ou pas. En effet, il faut signaler que dans la logique de ce psychiatre, les choses n'ont, en elles-mêmes, aucun sens. Tout ce qu'elles ont comme signification n'en est introduit que par l'âme humaine. Cette âme est naturellement pourvue de la capacité à se représenter le réel. Elle ne peut en aucun cas être prise pour une table rase. Elle est, au contraire, une table dite remplie. La connaissance est présente dans notre âme, qu'elle soit retrouvée ou pas par le sujet qui la possède. C'est cela l'innéisme de type leibnizien, défendu ici par Jung (1976, p. 83) :

Que l'on désigne l'arrière-plan de l'âme du nom que l'on voudra, il n'en reste pas moins que l'existence et la nature même de la conscience sont de façon inouïe sous son emprise, et dans une mesure d'autant plus grande que cela se passe davantage à son insu. Le profane, il est vrai, peut difficilement discerner combien il est influencé dans tous ses penchants, ses humeurs, ses décisions par les données obscures de son âme, puissances dangereuses ou salutaires qui forgent son destin. Notre conscience intellectuelle est comme un acteur qui aurait oublié qu'il joue un rôle.

A ce moment, on peut dire sans craindre de se tromper que toutes les perceptions qui sont dans l'âme viennent de l'âme elle-même. Nous n'en ignorons que quand elles demeurent encore anodines. Parlant concrètement de ces idées, de ces perceptions qui ne sont pas aperçues d'un seul coup, Leibniz fait référence à l'idée de faim qui n'est manifeste que quand on y pense, que quand on y prête réellement attention. Lorsqu'on a faim sans s'en préoccuper véritablement, elle ne s'exprime pas aussitôt. Tout ce qui est dans l'âme ne peut pas se manifester automatiquement. Est-ce là le triomphe de l'idée ?

## ***2.2. Le triomphe de l'idéalisme : arbitrage kantien pour l'innéisme***

Interprétant le rationalisme, ce courant qui réduit purement et simplement le champ de la connaissance à la raison seule, Kant établit

clairement que l'expérience tant vantée n'est pas l'unique source de la connaissance certaine. Ce philosophe conciliateur estime que la connaissance est un tout ; elle n'est pas faite que d'objet seul, de pensée aussi. Avec les intuitions seules, il n'est absolument pas possible de constituer quelque chose comme la connaissance. L'œuvre de l'entendement qui est celle de penser, c'est-à-dire de lier à notre esprit précisément, ce qui vient du contact avec les objets extérieurs, est aussi nécessaire. C'est la raison pour laquelle Kant (1980, p. 31-32) écrit :

Si toute notre connaissance débute AVEC l'expérience, cela ne prouve pas qu'elle dérive toute de l'expérience, car il se pourrait bien que notre connaissance par expérience fût un composé de ce que nous recevons des impressions sensibles et de ce que notre propre pouvoir de connaître (...) produit de lui-même (...).

Ainsi, même la connaissance par expérience est subrepticement mêlée de l'espèce de force que lui confère le pouvoir de l'entendement. Car il y a un tri imperceptible qui se réalise sur ce que nous recevons de ces impressions sensibles et ce tri est, à n'en point douter, l'œuvre de notre unique entendement. L'importance de ce pouvoir tient en ceci précisément qu'il pense les phénomènes donnés par la sensibilité et par conséquent, complète cette dernière. Combattant l'empirisme à ce niveau, le criticisme qui se rapproche, cela est clair, du rationalisme, ramène la connaissance à l'entendement dans la mesure où et pour autant que les représentations sensibles sont le plus souvent des idées confuses. La pertinence de l'innéisme est prouvée par sa capacité à intellectualiser les phénomènes. Il y a, à cet effet, non seulement chez Leibniz lui-même, mais aussi chez Kant, ne serait-ce qu'au niveau où nous sommes, une sorte de négation de la spécificité de la sensibilité, ceci, au profit de l'entendement. La faiblesse principale de la connaissance sensible est qu'elle n'a pas le pouvoir de fournir, de manière distincte, à notre esprit les choses dans leur essence même, mais seulement de simples reflets. Le rôle plus qu'utile de ce pouvoir se révèle dans sa capacité à faire que les concepts soient comme ajoutés aux objets extérieurs. Il pense ces objets. « ...Sans l'entendement nul ne serait pensé » (Kant, 1980, p. 77). Ce qui est certain est qu'il y a en général des connaissances qui ne passent pas par le détour de l'expérience. Pour s'en rendre effectivement compte, il suffit de faire l'exégèse des savoirs que

possèdent les surdoués et les génies de toute sorte. Ces derniers n'ont à peu près rien appris et pourtant, ils donnent la preuve de connaissances immenses. Défendant l'innéisme Kant ne fait jusqu'ici que vanter l'idéalisme, la présence et la puissance des idées dans le processus de la connaissance.

Cet arbitrage kantien ne vise qu'à établir ce qui peut s'appeler une commune mesure entre l'innéisme et l'empirisme. La puissance de son propos se révèle en ceci que ce philosophe a su opérer la réconciliation entre ces deux doctrines, la connaissance étant le résultat de la complémentarité entre intuition et concepts. Le criticisme se laisse à entendre comme cette doctrine qui critique effectivement le réductionnisme tant de l'empirisme que de l'innéisme.

Notre connaissance dérive dans l'esprit (...) de deux sources fondamentales ; la première est le pouvoir de recevoir les représentations (la réceptivité des impressions), la seconde, celui de connaître un objet au moyen de ces représentations (spontanéité des concepts). (Kant, 1980, p.76).

### **Conclusion**

Dans le cours de cette confrontation, nous avons découvert qu'en réalité, John Locke, n'a considéré l'âme comme une tablette vierge de tout remplissement qu'en vue de s'opposer manifestement au rationalisme cartésien et peut-être même platonicien. Nos idées ne proviennent, dit-il, que de nos sensations et de la réflexion qui les organise. C'est une autre manière de dire que la connaissance se limite aux phénomènes et ne peut atteindre les essences qui elles, sont cachées. Cette table rase lockéenne est néanmoins discutable. Elle ne peut être ainsi que si on lui enlève ses idées. Nous avons vu à travers cet article que l'âme est pleine d'un pouvoir naturel qui lui permet de rendre véritablement présent tout ce qu'il est possible de recevoir du dehors. Même si l'on s'accorde avec Locke pour dire que la connaissance ne vient que d'une source unique, l'expérience, il faudrait s'interroger sur la fixation à notre esprit de ce qui s'y dégage. Par les facultés de la rétention et d'ailleurs même de la mémoire, c'est-à-dire de cette imagination reproductrice dont l'homme est capable, il est possible de dire que l'âme n'est pas toute nue. Elle est pleine avant même d'être remplie. N'est-ce pas parce qu'il trouvait que les élèves qu'il enseignait étaient tout sauf des tables rases en question, que le sage Socrate refusait ostensiblement de leur faire payer ses enseignements ? Contrairement aux

philosophes mercantilistes, c'est-à-dire les Sophistes qui eux pensaient transmettre un savoir réel aux apprenants. La connaissance, depuis Socrate était une réminiscence dans la mesure où et pour autant qu'elle sommeillait en chacun de nous homme. Cette logique est celle que nous tirons de cette confrontation entre Locke d'une part, et Leibniz de l'autre. Ce qui est greffé à notre esprit est, sinon la connaissance en tant que telle, du moins le pouvoir subreptice qui permet à l'homme de capter tout ce qui vient du dehors. Car, le problème est que l'expérience tant vantée, donne des matières, ce ne signifie pas pour autant que les pensées elles, n'existent pas, nonobstant leur quasi invisibilité. D'où vient-il que certains hommes sont plus avertis, plus intelligents que d'autres, même si tous vivent dans le même espace et le même temps ? Quand nous sommes influencés par les mêmes choses, nous n'avons pas tous la même rétention, le même souvenir. Plus haute que l'expérience, s'érige la différence naturelle, différence fondée sur la possession du pouvoir de connaître.

### **Références bibliographiques**

BELAVAL Yvon, 1960, *Leibniz critique de Descartes*, coll. Bibliothèque des idées, Paris, Gallimard.

BELAVAL Yvon, 1975, *Leibniz Initiation à sa philosophie*, coll. Bibliothèque d'histoire de la philosophie, Paris, Vrin.

Berthoz Alain et Petit Jean-Luc, 2006, *Physiologie de l'action et phénoménologie*, Paris, Odile Jacob

BOUTROUX Emile, 1991, *La philosophie de Leibnitz*, in LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, *La monadologie*, coll. Livre de poche, Paris, Librairie Générale Française.

BRYKMAN Geneviève, 2001, *Locke : idées, langage et connaissance*, Paris, Ellipses.

DESCARTES René, 1953, *Les principes de la philosophie*, in Descartes René, *Œuvres et lettres*, Textes présentés par André Bridoux, coll. La pléiade, Gallimard.

DESCARTES René, 2010, *Discours de la méthode*, in Descartes René *Œuvres philosophiques*, T1-1618-1637, coll. Textes de philosophie ; textes établis, présentés et annotés par Ferdinand Alquie, Paris, Editions Classiques Garnier.

DUPUY Maurice, 1972, *La Philosophie allemande*, coll. Que sais- je ? Paris, P.U.F.

HAUMESSER Mathieu, 2003, *Essai sur l'entendement humain. Locke*, Paris, Ellipses.

JUNG Carl Gustav, 1976, *L'homme à la découverte de son âme*, tr. f. Roland Cahen, Paris, Payot.

KANT Emmanuel, 1980, *Critique de la raison pure*, coll. Bibliothèque de philosophie contemporaine, tr. f. A.Tremesaygues et B. Pacaud, Paris, PUF.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1990, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, coll. GF, Paris, Flammarion.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1991, *La Monadologie*, coll. Livre de poche, Paris, Librairie Générale Française.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 2001, *Discours de métaphysique*, tr. f. Christiane Frémont, coll. G.F, Paris, Flammarion.

LOCKE John, 2009, *Essai sur l'entendement humain*, tr. f. Pierre COSTE, coll. Livre de poche, Paris, Librairie générale Française.

MICHAUD Yves, 1986, *Locke*, Paris, Bordas.

NITA Adrian, 2008, *La métaphysique du temps chez Leibniz et Kant*, coll. Ouverture philosophique, Paris, L'Harmattan.

PARMENTIER Marc, 1999, *Introduction à l'Essai concernant l'entendement humain de Locke*, Paris, PUF.

RAUZY Jean Batiste, 2001, *La doctrine leibnizienne de la vérité*, coll. Bibliothèque d'histoire de la philosophie, Paris, Vrin.

RIVELAYGUES Jacques, 1991, *La Monadologie de Leibniz*, in LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, *La monadologie*, coll. Livre de poche, Paris, Librairie Générale Française.

SERRES Michel, 1968, *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, coll. Epiméthée, Paris, P.U.F.

TADIE Alexis, 2004, *Locke*, coll. Figures du savoir, Paris, Les Belles Lettres.